

Les grands thèmes de l'Éthique de Berdiaeff

Olivier Prunet

Citer ce document / Cite this document :

Prunet Olivier. Les grands thèmes de l'Éthique de Berdiaeff. In: Revue d'histoire et de philosophie religieuses, 32e année n°4, 1952. pp. 266-281;

doi : <https://doi.org/10.3406/rhpr.1952.3318>

https://www.persee.fr/doc/rhpr_0035-2403_1952_num_32_4_3318

Fichier pdf généré le 22/11/2019

Les grands thèmes de l'éthique de Berdiaeff⁽¹⁾

I

L'éthique de Berdiaeff, lorsqu'on l'envisage dans son ensemble, développe quelques grands thèmes, dans le sens où l'on parle des grands thèmes de l'Évangile de Jean, pour qui le Logos est vie, vérité, lumière, et qui reconstitue autour de ces motifs l'énoncé des paroles et des actes de Jésus.

La forme de pensée de Berdiaeff n'est d'ailleurs pas sans analogie avec celle de l'Évangéliste. C'en est à la fois le charme et la difficulté. Comme Jean, Berdiaeff est un visuel : il a l'intuition globale d'une situation ou d'une réalité spirituelle et l'évoque devant nous par un schéma simplifié. Puis il précise par-ci par-là quelques détails et nous oblige à le lire comme on regarde un tableau. D'où une impression de confusion, de déséquilibre, au moins dans la forme ; mais aussi le charme extraordinaire de ces croquis pris sur le vif. Berdiaeff est un oriental : avec lui, nous quittons la pensée linéaire de l'Occident, rationnellement articulée, pour ce genre si curieux de pensée enveloppante qu'on trouve dans les écrits johanniques. Avec lui, ce sont aussi les sujets classiques de la réflexion morale de l'Occident que nous quittons, en même temps qu'il nous introduit dans l'ambiance d'une autre Eglise.

La morale s'exprime dans différents livres et articles². Il s'est efforcé de la systématiser dans son ouvrage intitulé *De la*

¹ Etude présentée à la Pastorale du Consistoire de Metz en novembre 1951.

² On consultera particulièrement sur :

- la métaphysique : *Cinq méditations sur l'existence* (Aubier) ; — *Esprit et Liberté* (Je Sers) ; — *Essai de métaphysique eschatologique* (Aubier) ;
- le personnalisme : *De l'esclavage et de la liberté de l'homme* (Aubier) ; — *De l'esprit bourgeois* (Delachaux et Niestlé) ;
- la philosophie de l'histoire : *Le sens de l'histoire* (Aubier) ; — *Un nouveau Moyen-Age* (Plon) ; — *Royaume de l'Esprit et Royaume de César* ;
- le communisme : *Les sources et le sens du communisme russe* (Gallimard) ; — *Problèmes du Communisme* (Desclée) ;
- la technique : *L'homme et la machine*.

Destination de l'Homme, qui sera notre principale base de référence³. Dans toutes ses œuvres, il suit un certain nombre de perspectives que nous allons énumérer d'abord brièvement.

1. *Le thème de la liberté* : Il s'agit de tout autre chose chez lui que de l'aspect psychologique du problème qui a préoccupé et divisé les Eglises de l'Occident autour de l'idée du libre-arbitre. Pour comprendre la liberté selon Berdiaeff, il faut en voir les racines métaphysiques.

Au commencement, pourrait-on dire en parodiant le Quatrième Evangile, et si ce n'était une contradiction dans les termes, était le néant, le $\mu\eta\ \delta\upsilon\nu$ ⁴. Dieu s'affirme au sein du néant comme l'Être, irradiant la vie. Le néant est caractérisé par une liberté indifférenciée, une liberté qui permet l'être, une simple disponibilité. En effet, Dieu est créateur : à son appel, les créatures surgissent du néant ; mais elles peuvent tout aussi bien y revenir. C'est une liberté non créée par Dieu, originelle, incapable par elle seule de maintenir l'existence de la créature. Elle se fait sentir au contraire comme une pesanteur qui donne à toute chose la possibilité de s'anéantir.

La seconde liberté est la liberté créée par Dieu, une liberté positive. En somme, on peut se les représenter comme deux forces de gravitation de directions opposées, et il faut que ces deux libertés viennent à concourir pour qu'une vie supérieure, spirituelle, puisse se manifester. Prise séparément, aucune de ces deux libertés ne saurait susciter la tragédie de l'être, et chacune se détruirait elle-même. La liberté « méonique » n'implique ni bien ni mal ; elle engendre soit l'anarchie, soit la nécessité, le déterminisme, bref un être dénué de valeur. Mais pareillement, la liberté divine conduirait au bien nécessaire, contraint, à l'inévitable sainteté pareillement sans valeur. C'est dans le jeu de ces deux libertés, liberté de Dieu et liberté de l'homme, que la grâce agit et construit un être humain responsable. Premier thème gnostique sur lequel nous reviendrons plus tard pour le critiquer.

2. *Le thème théandrique* : Comme la notion de liberté, celle de la grâce a chez Berdiaeff un sens assez différent de celui qu'il a dans notre tradition. Nous avons coutume pour étudier son action sur l'homme de partir soit de Dieu, soit de l'homme, les deux appartenant à des catégories nettement tranchées. La

³ Ed. « Jc Scrs », Paris, 1935. Nous citerons en bref *Destination*.

⁴ Cf. *Essai de métaphysique eschatologique*, II^e partie, chap. 2. *Destination*, chap. 2, I^{er} partie.

grâce dont Berdiaeff attend une action illuminatrice a au contraire son point de départ en Christ, le Dieu-homme. En Christ, la nature divine et la nature humaine ne font qu'un. Dieu est fait chair et l'homme divinisé. L'œuvre de Christ est de nous intégrer dans la vie divine et tel est le sens de la grâce que, comme Christ a réalisé une unité vivante dans ses deux natures, il nous donne le pouvoir de vivre dans l'unité une vie mixte, à la fois pleinement divine et pleinement humaine ⁵.

Ainsi conçue, la grâce fait naturellement appel à l'initiative humaine, ne la brise pas, mais demande sa collaboration. Elle illumine l'homme et le transfigure plutôt qu'elle ne le convertit. Nous sommes en plein synergisme et pressentons déjà que l'éthique de Berdiaeff sera une éthique de l'épanouissement ⁶. On aura reconnu ici le grand thème de la théologie orientale dominée par la formule d'Athanase : « Dieu est devenu homme afin que l'homme devînt Dieu. » ⁷.

3. *Le thème de la personne* : Nous sommes ici sur un terrain qui nous est plus familier. Depuis longtemps, les courants personnalistes modernes nous ont appris à distinguer entre l'individu et la personne. Berdiaeff essaie de son côté de nous en donner les caractéristiques et les dimensions ⁸. La personne donc, pour lui, s'oppose tout autant à la conscience individuelle et à la conscience collective qui est presque toujours une menace pour elle. L'individu est le produit de la naissance et vit dans le temps. La personne est une création divine. Elle est une notion essentiellement religieuse. Sa vraie dimension est l'éternité. Elle

⁵ Cf. *Destination*, p. 53. *Esprit et Liberté*, ch. 6 (Dieu, l'Homme et le Dieu-Homme).

⁶ Le thème théandrique est aussi de première importance dans l'œuvre du philosophe russe Soloviev. Selon lui, l'incarnation du Christ est un élément du processus mondial qui conduit à l'établissement du Royaume de Dieu par la spiritualisation de l'existence matérielle. L'autre élément réside dans l'assentiment et la collaboration de l'humanité. Dans les deux cas l'histoire ne produit ni la venue du Christ ni l'établissement du Royaume, mais seulement les conditions nécessaires à leur réalisation. La *θέωσις* se prépare sur le plan de l'histoire et de l'individu. A ce point de vue, le Royaume de Dieu se présente comme le terme d'une incarnation de l'Absolu dans son Autre, préfigurée en toute perfection dans la personne de Christ, et devant se réaliser progressivement par l'intermédiaire de l'Eglise dans l'humanité entière.

Berdiaeff, lui, est sans doute très redevable dans ses idées sur la personne, la notion de bien, la fonction de la beauté, sur lesquelles on trouvera des indications dans la thèse de D. Stremoukhoff, *Vladimir Soloviev et son œuvre messianique* (Thèse Lettres, Paris, Les Belles Lettres, 1935), III^e partie, chap. 2 et 3, particulièrement aux pages 233, 239-245, 266 sqq. Par contre, Berdiaeff s'écarte du messianisme théocratique de Soloviev, et sa doctrine de la liberté, très différente, prend ses sources chez J. Bœhme.

⁷ « Αὐτός (Λόγος) γὰρ ἐνηνθρώπησεν, ἵνα ἡμεῖς θεωποιηθῶμεν ». Migne P. G., t. XXVI, col. 112, 192.

⁸ Cf. *Cinq méditations sur l'Existence*, 5^e Méditation. *Destination*, p. 79 sqq.

est en nous l'image de Dieu et elle aspire à rejoindre l'éternité qui est sa vraie demeure. Le temps, surtout sous son aspect banal, quotidien, est le lieu de sa déchéance. « Créé de toute éternité, à l'inverse de l'individu, l'homme est immortel et éternel en tant qu'être spirituel appartenant à un monde incorruptible, mais il n'est pas naturellement et de fait un être spirituel ; il ne l'est que si l'Esprit de Dieu triomphe en lui et maîtrise ses éléments inférieurs. L'intégrité et l'unité sont engendrées par le travail de l'Esprit, et c'est elles qui constituent la personnalité. L'individu naturel n'est pas encore une personne et l'immortalité ne lui est pas inhérente. »⁹.

Parmi des motifs authentiquement chrétiens, nous sentons se glisser ici une nette influence platonicienne.

Et ceci nous amène à notre quatrième grand thème que nous appellerons :

4. *Le primat de la vie* : Primat de la vie qui s'oppose au primat de la conscience réfléchie. Berdiaeff estime que le christianisme traditionnel d'une part, et la philosophie de l'autre, sont entrés dans une impasse : le premier par son penchant à dogmatiser, la deuxième par son penchant à rationaliser. Ils ont l'un et l'autre tari les sources de la vie en objectivant ce qui doit être matière d'expérience. Berdiaeff combat l'objectivation comme un ennemi multiforme et sans cesse renaissant. La pensée réflexive, pense-t-il, est néfaste dans ce domaine qui est celui de la vie : toute idée se dégrade et se trahit en prenant corps dans l'histoire. Ce qui doit être vécu, ce qui doit être voulu, senti, espéré, supporté, a été projeté en symbole et en signes morts. On voit chez lui se prolonger cette courbe de suspicion envers la raison critique et l'exaltation du sujet connaissant qui se manifeste depuis le début du siècle : réaction contre le Kantisme où, à se retourner complètement sur elle-même, la pensée s'est retournée contre elle-même. Bergson nous a déjà habitués à cet élargissement du champ de vision qui tend à enlever à la raison quelque chose de sa royauté absolue — tendance qui n'est pas sans présenter certains dangers de romantisme. Selon Bergson, l'intelligence, en cherchant à saisir le réel, le découpe et le brise. En conséquence, il réhabilite l'intuition qui, dans cette frange indécise qui cerne le subconscient, nous replace dans le flux du

⁹ *Destination*, p. 331. Cf. Stremoukhoff (v. Soloviev, p. 239) : « A son premier degré de développement, l'homme est plutôt un être spirituel en puissance qu'en réalité. Sa spiritualité se manifeste dans la conscience de soi et la domination de soi qui sont mises en danger par la chair qui aspire à la prédominance et à l'absorption de la force spirituelle. »

courant vital. Pareillement, Berdiaeff estime que le connaître ne conduit pas simplement à l'être ; que si la philosophie critique du XIX^e siècle a été utile en passant au crible les illusions de l'ontologie classique en sorte qu'on ne peut plus y revenir naïvement, ce stade doit être dépassé à son tour pour nous conduire à un contact fécond de la pensée et de la vie. « Si nous parvenons, dit Berdiaeff, à nous élever à la conception *spirituelle* de la connaissance, nous réaliserons qu'elle est un acte par lequel s'accomplit *l'illumination* de l'être même. »¹⁰. Cette définition non intellectuelle de la connaissance est capitale. Elle nous reporte aux paroles évangéliques : « Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ; vous connaîtrez la vérité et la vérité vous affranchira. »¹¹. La pensée doit se tenir au contact des mystères de l'être, « ces mystères ne se révélant qu'en l'homme et par l'homme »¹², autrement dit dans la vie vécue, dans l'expérience, non pas une expérience passive, mais une expérience active et créatrice. Ainsi la connaissance ne sera pas seulement descriptive, mais elle sera aussi prophétique.

Nous distinguons donc quatre grands thèmes qui soutiennent la recherche morale et lui donnent une orientation particulière. Ce sont en quelque sorte quatre données primitives qui ordonnent à ses yeux d'une manière indispensable les possibilités de l'homme à accomplir sa destinée :

1. La liberté, dont il a dit : « C'est elle qui m'a conduit au Christ et je ne connais pas d'autre chemin menant à lui. Tous ceux qui ont quitté comme moi le christianisme-autorité ne peuvent revenir qu'au christianisme-liberté. »^{12 bis}.

2. Le thème théandrique, affirmation sous une forme assez particulière à une Eglise du rôle décisif que le Christ a rempli en assumant la condition humaine.

3. Le thème personnaliste qui souligne la vocation transcendante de l'homme.

4. Le thème du primat de la vie, qui retire le problème éthique de l'univers du discours pour l'affronter d'une manière dramatique. La vraie éthique de Berdiaeff, ce n'est pas celle qu'il a écrite, c'est celle qu'il a voulu vivre.

¹⁰ *Destination*, p. 10-11.

¹¹ Jean 8₃₁.

¹² *Destination*, p. 14 (12 b), *Esprit et liberté*, p. 15-16.

D'une manière complémentaire, comme les corollaires à ces quatre grands thèmes, on peut découvrir chez lui :

1. Un thème antinomiste : la loi s'oppose par essence à la liberté.

2. Un thème spiritualiste : le Saint-Esprit, qui est la vie originelle elle-même, est essentiel pour comprendre son anthropologie et pour réaliser en l'homme la vie théandrique.

3. Un thème antisociologique : la société tend à dégénérer et à s'imposer à la personne comme une masse.

4. Un thème antiintellectualiste : faire de la vie un objet de pensée, c'est risquer de la dénaturer. Ces quatre thèmes ne sont bien entendu pas exclusifs : à des degrés moindres, on pourrait encore trouver en opposition chez lui un thème de l'éternité et un thème du temps, etc...

Un mot encore pour terminer cette première partie : il a donné comme sous-titre à son livre : « Essai d'éthique paradoxale ». Ce paradoxe exprime évidemment le fait que la réalité de la vie ne se plie pas à la logique de la pensée, mais possède une autre logique, un autre rythme. Particulièrement, il évoque la faculté d'un bien à se muer en mal et inversement d'un mal à se muer en bien, faculté que les systèmes objectivés méconnaissent, car pour eux le bien et le mal sont ossifiés, fossilisés. « La vraie morale, dit-il, est composée de paradoxes dans lesquels le bien et le mal s'enchevêtrent et se transmutent l'un en l'autre. Ces paradoxes ne peuvent pas être surmontés par la conscience, ils doivent être vécus. »¹³.

II

Partant de ces prémisses, Berdiaeff aborde la morale chrétienne dans la deuxième partie de sa « Destination de l'Homme ». D'une manière traditionnelle, on envisage en elle deux morales, celle de la Loi et celle de la grâce. On dit encore l'Évangile et la Loi. Berdiaeff, lui, en envisage trois : morale de la loi, morale de la rédemption (ou de la grâce) et morale de l'acte créateur. Nous parlerons plus loin de cette troisième morale qui présente ses aperçus les plus personnels et les plus originaux.

A. — L'éthique de la Loi¹⁴ : Elle est consécutive à la chute spirituelle de l'humanité. Elle naît spontanément dans un monde

¹³ *Ibid.*, p. 33-34 ; cf. aussi II^e Partie, ch. 4, §§ 1.

¹⁴ *Ibid.*, II^e Partie, chap. 1.

qui a appris à distinguer le bien et le mal et reste tiraillé entre leurs exigences contraires. L'origine de cette distinction est mauvaise : c'est par le péché que l'homme a appris ce que c'est que le bien et ce bien même en reste contaminé. La destinée parfaite de l'homme n'est pas de vivre de ce côté-ci, en deçà du bien et du mal, mais au delà. Tant qu'elle existera, et pour l'instant elle doit exister, cette distinction sera pour lui un sujet de souffrance.

La morale de la Loi (ou morale du bien) apparaît donc spontanément dans le monde déchu. Elle n'est pas à proprement parler chrétienne, ni même juive, elle est païenne et universelle. Elle triomphe dans les sociétés primitives où ne vit qu'une conscience collective.

En effet, à l'homme qui distingue le bien du mal, le bien apparaît comme un devoir, un but à atteindre. Malheureusement, si l'éthique de la Loi distingue et juge le mal, elle n'est pas en mesure de le vaincre. Pareillement, si elle distingue et impose la recherche du bien, elle ne procure pas la capacité de l'accomplir. Elle maintient ouverte une blessure qui ne pourra être guérie que dans un changement radical de perspective.

Fonder une morale sur le devoir présente ce vice fondamental de laisser l'homme aux prises avec son impuissance. Il ne dispose que d'une liberté vaine, et la pratique même de la Loi le trompe car elle ne le transforme pas intérieurement. Elle fait naître le type du pharisien dont la libération ne sera en vue que le jour où il confessera humblement son esclavage.

Au point de vue de la liberté, la Loi n'apporte donc que contrainte. Au point de vue personnel, la Loi se moque de la personne dans ce qu'elle a d'unique, de différent des autres. Elle favorise au contraire la conscience collective anonyme en soumettant les êtres au joug des préjugés sociaux, des coutumes, des tabous, et écrase ainsi l'essor des personnalités.

Quand c'est la collectivité qui est le porteur et le garant qui sanctionne la Loi, elle le fait toujours dans son intérêt. C'est l'éthique de la Loi qui a tué Socrate et Jésus. En philosophie, la Loi a triomphé avec Kant, mais ce devoir absolu qui est en principe le devoir de tout le monde n'est en réalité le devoir de personne. « Les règles kantienne nous donnent le type le plus parfait de règles universellement valables. Nulle part n'apparaît si bien non plus le caractère impersonnel de la Loi : obligatoire pour tout être vivant, elle ne tient aucun compte de son individualité et de son originalité. Elle professe le plus pro-

fond dédain pour l'expérience individuelle et les luttes morales de l'esprit. » ¹⁵.

Au point de vue de l'éternité, la Loi est tout aussi décevante. Elle excelle à enserrer l'homme dans le temps, elle régleme la quotidienneté sociale et ramène tout dans son ambiance, ignore par exemple l'essence du mariage et transforme l'amour de deux êtres en paperasse administrative. Elle a le triste don d'éteindre la chaleur et la spontanéité de l'esprit.

Enfin, et c'est le plus grand grief qu'on puisse faire à la Loi, elle place la valeur suprême dans le bien. Or, la valeur suprême n'est pas le bien, mais l'homme. L'homme est ontologiquement au-dessus de bien. « Le christianisme, dit Berdiaeff, en plaçant l'homme au-dessus de l'idée du bien, accomplit par cela même la plus grande révolution de l'histoire, révolution que la chrétienté n'est pas toujours en mesure d'accueillir. L'idée du bien, comme toute idée, doit s'incliner devant lui, car ce n'est pas elle, mais lui, qui est la création et l'enfant de Dieu. » ¹⁶.

Est-ce à dire que l'éthique de la Loi n'a aucune valeur ? Si, car elle organise la vie et peut lui offrir une protection. Selon son paradoxe, elle peut dans l'histoire la protéger mieux que ne le ferait une éthique de la grâce. Elle aussi peut se muer en bienfait ou en méfait. Elle ne peut disparaître tant que l'humanité demeure en deçà du bien et du mal et, sous sa forme la plus haute, qui est le droit, elle est éternelle.

B. — La morale de la grâce ¹⁷. Passons plus rapidement sur l'éthique de la rédemption. Nous voyons nos différents thèmes s'y entrecroiser pour mettre en lumière quel puissant mouvement libérateur la grâce déclenche à travers elle. Il est presque inutile de rappeler ces très belles pages : sous l'angle de la liberté se réalise une situation favorable à l'obéissance à Dieu, car le pardon, libérant les sources de l'amour ¹⁸, suspend la crainte du jugement ¹⁹. La foi contient une force, un dynamisme, qui manquent cruellement à l'homme naturel. Par la foi, Christ vit en l'homme, et le commandement, loin de s'imposer du dehors, apparaît comme un don qui va dans le sens de la vie nouvelle. Le raidissement de l'effort fait place à l'élan spontané. Le bien abstrait est déclassé au profit de l'homme

¹⁵ *Ibid.*, p. 125.

¹⁶ *Ibid.*, p. 142.

¹⁷ *Ibid.*, II^e Partie, chap. 2.

¹⁸ Luc 7⁴⁷.

¹⁹ 1. Jean 4¹⁸.

concret, et avec l'idée de bien, les catégories pharisaïques des bons et des méchants s'effondrent à leur tour. L'amour du prochain visible prend la place de cet amour théorique de l'humanité au nom duquel, par exemple, les Jacobins ont coupé des têtes par milliers.

Au point de vue de la personne, elle est l'éthique du Je et du Toi et permet la communion, la compréhension intime des cœurs²⁰. Au devoir universel elle substitue la vocation particulière, et chaque être reçoit un nom qui est un secret entre Dieu et lui. Elle arrache l'homme au temps du mauvais infini et insère dans ce temps la dimension spirituelle pleine et ramassée que saint Jean appelle la vie éternelle. C'est la morale proprement évangélique, révolutionnaire, que Jésus oppose à la morale pharisienne : « On a dit aux anciens... Mais moi je vous dis... »²¹.

Il faut noter qu'il y a opposition irréductible entre cette éthique et le monde. Partout où elle se manifeste, le monde est jugé et prend fin. Inversement, il n'y aura jamais dans le monde d'état, de civilisation, de mœurs proprement chrétiennes, car cette éthique nous porte à la limite du Royaume de Dieu. A ce titre et dans sa plénitude, elle n'est pas à proprement parler vivable. Elle nous dit ce que c'est que le Royaume de Dieu. Elle est une parole de Dieu libératrice et guérissante. A l'opposé de la Loi qui se meut dans le monde comme dans son milieu naturel, la grâce inscrit à la périphérie du monde ses marques fulgurantes qui restent comme une promesse lumineuse plutôt qu'elles ne s'incarnent dans la vie. Le Royaume de Dieu, royaume de la grâce, est étranger par essence à ce monde.

C. — L'éthique de l'acte créateur²². L'Évangile, demandera-t-on, n'a-t-il alors aucune prise sur la vie ? Au vrai, il n'en résout jamais directement les problèmes. Il ne donne ni une morale sur la guerre et la paix, ni sur le capitalisme et le communisme, et il est vain de se demander, en dehors même de tout anachronisme, « Que déclare la Bible » devant tel ou tel problème où je suis engagé, car la Bible ne dit tout simplement rien. L'Évangile se soucie moins de nous procurer une réponse toute faite que de « guérir et de régénérer la trame de l'âme humaine »²³. Il agit ainsi indirectement en rendant à l'homme sa normalité, son état de santé spirituelle.

²⁰ *Destination*, II^e Partie, chap. 4, §§ 5.

²¹ *Matt.* 5²¹ s.

²² *Destination*, II^e Partie, ch. 3.

²³ *Ibid.*, p. 166.

Aussi bien, l'éthique de la rédemption n'épuise-t-elle pas, selon Berdiaeff, le champ de l'éthique chrétienne. Et ceci nous conduit à son troisième aspect : l'éthique de l'acte créateur. C'est certainement la partie la plus originale de son livre, celle qui nous prépare à résoudre « les problèmes concrets de l'éthique »²⁴.

On a objecté à Berdiaeff que la Bible ne dit rien de semblable. Il s'agit simplement, répond-il, de savoir la lire et de deviner ce que Dieu attend de nous. La Parabole des Talents, avec l'exigence qu'elle énonce d'une initiative humaine productrice de valeurs, la doctrine des dons charismatiques chez Paul, nous placent devant cette grande attente de Dieu en face de l'homme : que celui-ci manifeste son pouvoir créateur.

Ici encore les thèmes que nous avons déjà rencontrés permettent de saisir l'essentiel de cette nouvelle morale. Au point de vue de la liberté, l'acte créateur est par excellence l'acte libre. Aucune loi ne l'impose. La liberté divine qui procure suivant les individus des aptitudes variées à l'infini se compose avec la liberté humaine qui en fait usage. Pour mieux mettre en relief cet aspect de l'acte créateur, Berdiaeff l'oppose à celui de la naissance : l'acte créateur est toujours issu de la liberté ; la naissance au contraire est issue des entrailles de la nature. L'acte créateur fait du totalement nouveau ; dans la naissance, c'est moins une création nouvelle qui se réalise qu'un morcellement et une répartition nouvelle de ce qui existait auparavant. La naissance est de l'ordre de l'évolution et de la nécessité, la création de l'ordre de la liberté. La création, par son essence même, est une création *ex nihilo*. On pourrait la définir : « le passage du non-être à l'être s'effectuant par l'acte de la liberté »²⁵.

Au point de vue personnel, on devine sans peine que la destinée de la personne trouve dans l'acte créateur son accomplissement. Ici se pose un problème car l'action de l'Esprit, selon Berdiaeff, se divise et instaure deux types d'hommes : le génie et le saint. Les deux sont nécessaires au Royaume de Dieu : le génie achève la création du monde par Dieu par son activité artisanale ou artistique ; le saint réalise la perfection dans son propre être. Et les deux ne vont pas forcément de pair : la recherche de la sainteté peut entraver la génialité et vice-

²⁴ *Ibid.*, II^e Partie, chap. 4.

²⁵ *Ibid.*, p. 168.

versa²⁶. Berdiaeff résout cette dualité en disant que l'exercice de la génialité est déjà en lui-même un acte moral ; et inversement, il n'y a pas de moralité profonde, de sainteté, sans création incessante : la sainteté n'est pas une qualité statique, mais génialité, inventivité. La perfection de la personnalité est dans l'union en elle de ces deux aspects, union où la beauté est la forme même de la bonté. Le bien disparaît, dans cet état de transfiguration, comme une catégorie inférieure. La sainteté n'est pas une victoire négative sur le mal qui serait refoulé dans quelque lieu maudit, mais une transfiguration de ce mal en bien. La flamme de l'Esprit ne laisse pas de cendre et l'œuvre séculaire de Dieu ne laisse pas un résidu infernal. « La fin suprême, écrit-il, est la beauté de la créature et non le bien qui conserve malgré tout l'empreinte de la Loi, car la transfiguration du cosmos, le Paradis, le Royaume de Dieu, représentent son obtention. »

Suivant le thème de l'éternité, l'acte créateur est, dit-il, « une évasion hors du temps. La tâche de l'éthique créatrice est de rendre la perspective de la vie indépendante de l'écoulement fatal du temps »²⁷, de le maîtriser, de le suspendre. Illumination passagère de ce bas monde, l'acte créateur est en même temps un signe eschatologique : il annonce en quelque sorte d'une manière prophétique la grande transfiguration du monde qui fera de lui le Royaume de Dieu.

Terminons cette deuxième partie en citant cette phrase caractéristique : « Le moral doit être subordonné à l'ontologique : ce n'est pas l'exécution de la Loi du bien qui importe, mais l'obtention de la perfection de la créature, c'est-à-dire la transfiguration de la créature. »²⁸.

III

Il est assez malaisé de savoir par quel bout prendre cette morale car elle se pose en des termes et d'une manière qui ne sont vraiment pas habituels. Aussi bien commencerai-je par une

²⁶ Cf. Max Scheler (*Le Saint, le Génie, le Héros*, Fribourg, 1944) approfondit l'opposition des deux types : alors que la voie du Génie est d'accentuer son individualité, celle du Saint est de rendre la sienne transparente « selon qu'il est une image des plus parfaites de Dieu... qui lui non plus n'a pas d'individualité ». Opposition de la « pluralité » du Génie et de « l'unicité » du Saint, etc..., p. 113 sqq.

²⁷ *Destination*, p. 192.

²⁸ *Ibid.*, p. 197. Cf. Kierkegaard : la volonté de l'un et la volonté du bien, dans *La pureté du cœur* ; la magnificence de l'homme dans *Le lys des champs et les oiseaux du ciel*.

remarque d'ordre général : Berdiaeff a été délibérément un gnostique. Il a voulu réhabiliter cette catégorie de penseurs pourtant condamnée par les jugements millénaires de l'Église. Cette condamnation du gnosticisme est allée de pair avec la constitution du canon du Nouveau Testament. Berdiaeff a-t-il quelque chance de nous faire revenir sur ces décisions ou du moins de nous faire admettre la légitimité de sa tentative ? Non certes dans la mesure où il revendique pour le « spirituel » une révélation quasi-spéciale ou une aptitude spéciale à pénétrer la révélation²⁹. Le danger que l'Église a flairé dans les temps anciens, nous le pressentons devant lui. Le gnosticisme se construit toujours sur une cosmogonie dualiste et s'attache moins à chercher l'origine du mal dans une défaillance humaine que dans une spéculation sur le mal métaphysique. Si Berdiaeff est loin de donner dans les spéculations extrêmes des gnostiques des premiers siècles, et qui nous sont d'ailleurs difficilement compréhensibles, il a comme eux néanmoins tendance à prendre le large vis-à-vis des données de l'Écriture.

Le grand mystère est, à ses yeux, plus haut que Dieu même, celui de cette liberté insondable qui, à notre avis, voile dangereusement la réalité du péché de l'homme. Nous avons l'habitude de situer la liberté sur le plan moral, je ne vois pas ce que nous gagnons à la situer sur le plan de l'être qui est par excellence celui où la Bible se montre la plus discrète. Berdiaeff a beau montrer que son intuition est en accord avec celle des mystiques de tous les temps, cette référence ne parvient pas à nous satisfaire et toute spéculation de ce genre nous paraît reculer le problème plutôt que le résoudre. Même le simple fait de philosopher, de poser Dieu comme l'Être et de tirer de là par exemple les conditions de ses rapports avec nous, n'est pas sans danger. C'est la question de la philosophie chrétienne. M. Mehl a étudié dans sa « Condition du philosophe chrétien » la difficile position de celui qui s'aventurerait dans ce domaine hors des chemins de la dogmatique et il me suffit de renvoyer à son livre.

Ainsi donc je ne puis faire que les plus expresses réserves sur toute cette substructure où Berdiaeff enracine des thèmes qui peuvent en être parfaitement indépendants et ne vois aucune raison de poser les problèmes autrement que ne l'a fait notre tradition religieuse occidentale et particulièrement réformée.

²⁹ Cf. *Esprit et Liberté*, chap. 8 : « La théosophie et la gnose ».

Que dans une morale soient privilégiées certaines valeurs auxquelles le philosophe chrétien sera particulièrement sensible, j'en suis tout à fait d'accord : valeurs de la liberté, de la personne, thèmes de l'engagement ou autres encore.

Mais il y a un point de vue général que l'on n'a pas loisir de modifier car ce point de vue est essentiellement lié à une histoire, l'histoire de la révélation et du salut, et non à une métaphysique si suggestive soit-elle.

Berdiaeff repousse expressément les positions anthropologiques catholiques et protestantes³⁰. Néanmoins il arrive à des pensées de se rencontrer bien qu'elles prennent des points de départ différents.

Ainsi en est-il de la liberté : notre idée répond à la sienne dans la mesure où il affirme que la liberté de l'homme est vaine, qu'elle n'est qu'un retour vers le néant tant qu'elle ne va pas dans le sens de la liberté de Dieu³¹. Seule la notion de péché nous semble manquer étrangement chez lui. Le péché s'y montre comme un amoindrissement, une faute contre la vie et contre soi-même plutôt que comme une offense à Dieu. Or, toute atténuation des droits de Dieu sur l'homme porte à nos yeux atteinte à sa déité même. Berdiaeff nous conduit à une exaltation de la vie passablement équivoque³².

Le thème théandrique répond, nous l'avons vu, à la théologie de l'Eglise Orthodoxe. Impossible, cependant, de confondre divinisation et justification. De la justification, à ce que je sache, Berdiaeff ne souffle pas mot. Avec son tempérament russe il a une telle aversion pour tout ce qui a couleur juridique qu'il semble oublier cette vérité fondamentale : c'est que tout le Nouveau Testament, y compris les écrits johanniques, nous présentent les rapports entre Dieu et les hommes sous une forme juridique et que celle-ci n'est pas accessoire mais essentielle³³.

Par contre, Berdiaeff a, me semble-t-il, très bien saisi le fait que Christ a assumé la vie humaine, que notre propre mystère réside en lui. Il est fondamental pour l'anthropologie chrétienne de considérer que Dieu nous voit en Christ, à travers lui.

³⁰ *Destination*, p. 69.

³¹ *Ibid.*, p. 42 s.

³² De la vie spirituelle, s'entend. Cf. p. 36-38 sa critique du vitalisme biologique.

³³ Cf. Th. Preiss, *La justification dans la pensée johannique* (dans *Homage et reconnaissance à K. Barth.*, p. 101-108), particulièrement p. 104 : « Dans le drame de la justification (pour reprendre quelques-uns des termes de Th. Preiss), Berdiaeff aussi semble méconnaître « l'un des personnages : l'accusateur, Satan », et par là oublier la nature juridique du problème.

Ce que nous sommes, c'est ce que Dieu a fait et veut faire de nous par la médiation de son Fils.

Le thème de la personne nous ouvre de riches perspectives et donne lieu à une multitude de fines remarques, toutes réserves faites sur les influences platoniciennes que nous avons notées.

Le primat de la vie par lequel il poursuit comme une bête noire toute trace d'objectivation est certainement chez lui l'un des thèmes les plus équivoques, car Berdiaeff ne se contente pas de rompre avec un étroit rationalisme, mais nous porte aux frontières d'un subjectivisme qui risque de mener sa course à bride abattue. Berdiaeff n'est pas le maître qu'il faut pour protéger l'Eglise du romantisme qui la menace.

Tantôt il nous ravit par son souci du réel, la justesse de ses remarques ou de ses jugements, tantôt il nous effraie par sa manière de négliger, de dissoudre un certain nombre de données. C'est le fait, particulièrement, envers la révélation chrétienne qui est pour lui plus une source d'inspiration que d'information. Il ne faudrait pas qu'il y ait beaucoup de Berdiaeff : ils entraîneraient la théologie dans l'arbitraire et la confusion et de moins doués que lui s'envoleraient dans un spiritualisme extravagant.

Que retenir de ses vues sur la morale chrétienne ? Voyons en bloc ses considérations sur la Loi et la grâce : il les a, me semble-t-il, très bien dépeintes en face l'une de l'autre, en particulier l'infirmité de la Loi, son pouvoir de perversion à créer le type du pharisien et instaurer une vie grégaire statique. La Loi est un instrument à double tranchant et les pages de Berdiaeff me paraissent très utiles partout où la vie religieuse tend à lui donner la prééminence sur la puissance irrationnelle de la grâce. Dans nos paroisses, ses considérations sur le partage de l'humanité en deux classes, les bons et les méchants, les perdus et les sauvés, nous rappelleront toujours heureusement l'énorme coup de bélier que l'Évangile veut enfoncer dans ces constructions d'une piété orgueilleuse et satisfaite.

Par contre, Berdiaeff semble méconnaître le *tertius usus* de la Loi, et là me paraît être son point faible. Car une fois reconnue l'infirmité de la Loi, une fois reçu l'acquiescement de la grâce, il nous ôte à toute juridiction et nous lance dans la libre aventure de l'acte créateur. Celui-ci n'est rien d'autre, je le veux bien, qu'un appel au déclenchement des vocations. Il fait bien de mettre en relief cet aspect du christianisme. Sans doute même son message est-il doublement précieux pour notre temps où la transformation du monde, révolutionné par l'industrie, la mé-

canisation, l'éveil des peuples, pose des problèmes dont le plus redoutable est de savoir si l'Église sera capable, non seulement de s'adapter, mais encore de créer un nouveau style de vie et de rendre l'équilibre et le sens à un monde qui ne possède plus ni l'un ni l'autre.

La vie chrétienne ne consiste-t-elle pas toujours dans une tension entre la Loi et la grâce, et cela parce que la Loi de Dieu n'est pas foncièrement étrangère à sa grâce, mais l'exprime en un autre langage ? Il semble, avec Berdiaeff, que l'acte créateur prenne pratiquement le large, ignore le « *semper penitens* » et la nécessité de soumettre ses plus belles créations au feu du jugement qui les éprouve et les purifie.

Berdiaeff se fait de l'homme une très haute idée. Ne s'en fait-il pas une idée trop haute ? Il voit en lui l'image de Dieu dans le pouvoir créateur qu'il partage avec Dieu-même. Certes, au sens fort, Dieu seul (ou sa Parole, ou son Esprit, ce qui revient pratiquement au même) est authentiquement créateur et opère en nous le vouloir et le faire. On ne peut pas non plus se débarrasser rapidement des textes de la Genèse sur le pouvoir donné à l'homme. Mais ces textes pris dans leur ensemble signifient que dès l'origine l'homme a utilisé ce pouvoir créateur à se créer lui-même et se poser dans une indépendance illicite et néfaste à son pouvoir même. C'est justement parce que l'homme s'est déterminé dans son être intime que des réserves peuvent être faites à ce sujet. Telle est la grâce qu'elle subvient à nos infirmités et à cette infirmité fondamentale, et il n'y a rien au delà de la grâce. Berdiaeff pense sans doute ainsi mais ne le souligne pas et laisse croire à une certaine indépendance de la morale de l'acte créateur. Je la subordonnerais plus nettement pour ma part à l'éthique de la Loi et de la grâce : elle prend place à l'intérieur de cette tension où l'homme est toujours pécheur, toujours juste et toujours activement repentant.

Il n'est que de voir comment Calvin envisage de son côté la vocation du chrétien. Elle nous est donnée, dit-il, « de peur que nous ne troublions toutes choses par notre folie et témérité... afin que nul n'outrepasse légèrement ses limites..., ne voltige et circue çà et là inconsidérément tout le cours de sa vie... Elle doit être pour nous une règle perpétuelle. »³⁴

Nous voilà bien loin de l'essor au delà du bien et du mal auquel Berdiaeff nous invite. Que l'un en marque l'aspect d'épa-

³⁴ Calvin, *Institution chrétienne*, Ed. de 1560, Livre III, ch. 10, §§ 6. Ed. « Les Belles Lettres », tome IV, p. 295-296.

nouissement, l'autre, l'aspect normatif et de rupture, indique à mes yeux que la vocation participe à ces deux principes, qu'elle est destinée à osciller entre ces deux pôles. De toute manière, l'un et l'autre s'accordent à voir en elle l'aboutissement de la vie morale du chrétien, et c'est l'une des tâches les plus importantes de notre ministère que d'éveiller chacun dans nos paroisses à la conscience de sa vocation, sans laquelle, si pure et noble que soit sa vie, celle-ci sera toujours incomplète.

Olivier PRUNET.